

JOSEPH JURT

Paul Nothomb, compagnon de Malraux lors de la guerre civile d'Espagne

PAUL NOTHOMB, COMPAGNON DE MALRAUX LORS DE LA GUERRE CIVILE D'ESPAGNE

JOSEPH JURT
Université de Fribourg

Aux yeux de Paul Nothomb, il n'y a eu jamais de guerre dans laquelle il a été plus facile de choisir son camp que dans la guerre d'Espagne.¹ En raison du fossé évident entre les exploités et les exploités, le conflit avait pris la dimension d'un mythe. Les nazis et les fascistes, accourus au secours de Franco, n'avaient rencontré que la résistance de volontaires mal armés. Mais ceux-ci ont, comme l'affirme Paul Nothomb ont «sauvé l'honneur et mené, comme disait Malraux, la dernière “guerre d'hommes”».²

Si le camp républicain a été vaincu en Espagne «moralement et littéralement il a toujours été et reste une référence pour les esprits libres et les écrivains, ce que n'a jamais été le camp fasciste».³ S'il n'y avait jamais eu pour Paul Nothomb le moindre doute quant au camp à choisir lors de la guerre civile d'Espagne, pour Malraux, ce fut l'inverse. «Au contraire, toutes les conditions étaient réunies pour que je ne rencontre

1. NOTHOMB Paul, «L'escadrille Malraux en Espagne 1936-1937» [Intervention du 22 novembre 2002] in ETTE O., FIGUERAS M., JURT, J. (éds.), *Max Aub – André Malraux. Guerra civil, exilio y literatura. Guerre civile, exil et littérature*, Madrid, Frankfurt a.M., Iberoamericana/Vervuert 2003, p. 13.

2. «De *L'Espoir* de Malraux à la 'mémoire de l'Eden'. A l'écoute de Paul Nothomb, témoin exceptionnel du XX^e siècle». Propos recueillis par Julien Bestgen, *Luxemburger Wort*, 7 février 1991.

3. *Ibid.*

jamais André Malraux [...] Parce que nous appartenions à des milieux tout à fait différents. Mon père —ma famille tout d'abord étant belge— était de droite nationaliste».⁴

La rupture avec le milieu d'origine

Si Paul Nothomb a pu joindre Malraux, c'est parce qu'il avait rompu avec son milieu familial. Le père de Paul Nothomb, Pierre Nothomb (1887-1966), est le petit-neveu d'un des fondateurs de la Belgique, avocat et écrivain, il est dans les années trente une des figures importantes du Parti catholique. En 1936 il fut élu sénateur du Luxembourg belge.

Mon père était un homme politique, un écrivain, un peu dans la lignée de Barrès en France. C'est-à-dire qu'il alliait le nationalisme à la poésie, le nationalisme à la pensée réactionnaire [...] il allait fonder un mouvement de jeunesse, nationaliste plus ou moins, un peu fascisant sur les bords — il admirait Mussolini.⁵

La rupture avec le milieu d'origine est mise en relief par Malraux lorsqu'il transpose Paul Nothomb à travers la figure d'Attignies dans *L'Espoir*.

«Vous savez qui est mon père, camarade Magnin?»

—«Oui. C'est pour ça que ...» Ce qu'Attignies (c'était un pseudonyme) croyait un secret, était connu de l'escadrille: son père était un des chefs fascistes de son pays.⁶

Ce dialogue, repris plus ou moins précisément dans le film *Espoir/ Sierra de Teruel*, repose sur une scène réelle: à son arrivée en Espagne, Paul Nothomb tint à informer Malraux sur ses origines sociales avant que d'autres ne s'en chargent: «Tout le monde savait qui j'étais, d'où je venais, et donc je l'ai dit à Malraux.»⁷

Paul Nothomb marque sa rupture avec sa famille d'origine en choisissant un pseudonyme 'Pierre Bernier' du professeur qu'il appréciait à l'Ecole militaire pour son antimilitarisme.

4. NOTHOMB Paul, «L'escadrille Malraux», *op. cit.*, p. 13.

5. *Ibid.*, p. 14.

6. Malraux André, *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade, 425» 1996, p. 137.

7. Notice de Trécourt François, *op. cit.*, p. 1434.

Malraux fictionne ce pseudonyme tout en le motivant. Attigny est un village des Ardennes françaises, le village de Rimbaud. Malraux aurait choisi se pseudonyme pour dénommer son personnage⁸ «non par allusion à Rimbaud, mais à la région des 'Trois Ardennes', comme disait mon père, dont j'avais raconté à Malraux que ma famille était issue...»⁹

Lors d'un entretien que Paul Nothomb a bien voulu nous accorder, celui-ci estime que le passage sur son père dans *L'Espoir* relève un peu de la dramatisation habituelle du romancier. Le père était certes un homme de droite, partisan de Franco, mais il n'était pas fasciste. Comme il avait un rôle politique en Belgique, leur opposition sur la guerre d'Espagne avait éclaté sur la place publique. Peut-être Malraux avait-il voulu montrer par le passage mentionné que des gens de toute origine s'engageaient lors de la guerre civile en Espagne. «Peut-être parce que j'avais une allure pas tellement prolétaire et que cela frappait».¹⁰

Le milieu d'origine a joué, comme Paul Nothomb l'a souligné, un rôle considérable pour son engagement du côté des républicains en Espagne. Ce fut le contraire absolu de son milieu auquel il s'opposait violemment. Dès son adolescence, il s'était éloigné de son père. Le grand problème métaphysique qui le travaillait était: comment concilier un Dieu tout-puissant et omniscient et la liberté de l'homme. Le père ne savait que répondre à cette question et l'hostilité à l'égard de son père allait s'approfondir. A la fin de ses études au collège des Jésuites, il s'inscrit à l'armée à 17 ans ce qui devait lui permettre des études à l'école militaire sans avoir à en régler les frais et de s'émanciper de cette sorte de son père. «Je ne pense pas qu'il ait jamais compris le pourquoi de mon éloignement de ses idées et de sa conception du monde.»¹¹ Paul Nothomb fait ses études à l'Ecole militaire

8. «Qui n'emprunte qu'en partie certains de mes traits», affirmera Paul Nothomb dans son entretien accordé au *Luxemburger Blatt* (voir note 2).

9. *Ibid.*

10. Entretien accordé à J. J. le 25 mars 1990 à Saint-Germain-en-Laye, publié en partie dans «Le dernier survivant de *L'Espoir*», *Le Monde*, 15 déc. 1990 (supplément *Liber*, n°6).

11 Entretien au *Luxemburger Wort* (note 2). Paul Nothomb poursuit: «Bien plus tard, nous nous sommes réconciliés; il m'aimait c'est sûr, et il était

et il en sort officier à 19 ans. «Je suis allé à l'armée sans vocation militaire, seulement pour échapper à mon père.»¹² A la fin de ses études il choisit l'aviation, l'arme, la moins militaire. On commençait cette formation comme observateur et ensuite comme navigateur et on ne devenait pilote qu'à la fin.

Paul Nothomb s'était certes engagé à l'armée pour échapper à l'empire de son père, mais en même temps il entra au Parti Communiste belge, adhésion motivée aussi par la Révolution d'Octobre «qui semblait ouvrir une ère nouvelle pour l'humanité. On avait tous les espoirs [...] on voyait vraiment qu'on allait changer toute la société.»¹³ L'Internationale communiste utilise son adresse pour acheminer le courrier et la Sûreté publique belge le repère comme communiste ce qui l'oblige de demander un congé de l'armée sans pouvoir faire sa formation de pilote. Le Parti communiste belge était un parti insignifiant sans aucune comparaison avec le Parti communiste français. Ce fut, comme il l'affirmera, le parti des pestiférés, mais qui pouvait enrager son père au maximum.

Le marxisme via Nietzsche

«A 17 ans [...] j'avais choisi le marxisme via Nietzsche et la rupture avec mon milieu», écrit Paul Nothomb dans son «Autobiographie d'une découverte».¹⁴ On peut s'étonner que ce soit Nietzsche qui ait servi d'intercesseur vers le marxisme, Nietzsche qui défend une conception élitaire de l'homme ou du surhomme qui se dégage des masses. Mais Paul Nothomb défendait un marxisme qui n'était pas incompatible avec Nietzsche. Il distingue avec Malraux deux sortes de marxismes:

Ceux qui étaient des gens de l'action et puis les théoriciens. Je n'étais pas un théoricien. Je voyais dans le marxisme une espèce de façon globale de rejeter la

généreux au plan personnel plus que moi [...] Malgré moi il m'a beaucoup influencé, si l'on peut dire *a contrario*.»

12. НОТХОМВ Paul, «L'escadrille Malraux», *op. cit.*, p. 15.

13. *Ibid.*, p. 15.

14. НОТХОМВ Paul, *Les tuniques d'aveugle*. Paris, La Différence 1990, pp. 206-207.

société que je n'aimais pas. C'était le marxisme pour la forme léniniste, c'est-à-dire cette espèce de caractère volontariste et presque militaire de la Révolution qui partait à l'assaut de l'Ordre ancien. Je ne voyais pas plus loin; ce n'était pas du tout la théorie.¹⁵

Nietzsche semblait aller pour lui dans la même direction:

Nietzsche a détruit un tas de choses, toute l'espèce de fiction religieuse, toute l'idéologie bourgeoise; il exaltait l'individu; il exaltait surtout la liberté, la mise en question de tout. Et pour moi, il s'agissait de mettre tout en question. Nietzsche, je n'adhérais pas aux idées de Nietzsche, mais son style me faisait vibrer. C'était une personne que je sentais vivre, qui renversait l'ordre ancien. Le marxisme est venu parce qu'il se trouvait que le marxisme, à ce moment-là, était également un mouvement révolutionnaire. Nietzsche et le marxisme, c'était un peu la même chose. C'était la mise en question de cette espèce de confort, de conformisme bourgeois dans lequel j'avais été élevé.¹⁶

Cette double référence à Nietzsche et à Marx se retrouve également chez Malraux.¹⁷ Et Paul Nothomb affirmera que ses rapports avec Malraux en Espagne se fondaient bien d'abord sur une conversation sur Nietzsche et pas sur le débat au sujet du fascisme prétendu de son père.¹⁸ Parmi les compagnons de Malraux dans son escadrille, Paul Nothomb était le seul à avoir lu Nietzsche et à l'aimer, ce que les rapprochait. Aux yeux de Paul Nothomb, Malraux était très nietzschéen.

Toute notre époque était nietzschéenne. C'est un grand professeur d'énergie comme on a pu dire. C'est-à-dire c'est un homme libre et puis, il avait un style prodigieux qui exaltait, même si c'était un professeur qui avait une vie rangée. C'était un être possédé par la poésie, par l'inouï, quelque chose d'autre que la vision quotidienne.¹⁹

15. Entretien du 25 mars 1990.

16. *Ibid.*

17. Voir l'analyse de HINA Horst, *Nietzsche und Marx bei Malraux*, Tübingen, Niemeyer 1970.

18. Entretien du 25 mars 1990.

19. NOTHOMB Paul, entretien du 25 mars 1990.

Il y a en effet chez Malraux une sorte de synthèse entre Nietzsche et Marx. Dans ses romans, c'est toujours une élite qui fait la Révolution et pas les grandes masses. C'est ce que Trotzky lui a reproché au sujet de la Révolution évoquée dans *Les Conquérants*²⁰: Les grands chefs y conduiraient les masses alors que c'étaient selon Trotzky, les masses qui étaient le moteur de l'Histoire. Et nous avons demandé à Paul Nothomb si Malraux avait conservé cette conception volontariste, voire léniniste de la Révolution. Malraux admirait beaucoup Lénine, répondit-il:

Justement parce que c'était un homme qui avait fait quelque chose au point de vue historique et qui était à contre-courant et qui avait imposé sa volonté. C'est sûrement ce que Malraux cherchait dans l'histoire; c'était un champ d'aventures prodigieuses qui marquaient le monde. Lui, il voyait cela plus littérairement parce qu'il voyait le côté lyrique de la chose. Moi, j'adhérais à cela comme une espèce d'aventure personnelle et je pensais que l'homme, en effet, avait les grandes possibilités. Nietzsche ouvrait ces possibilités et brisait tous les cadres. Comme on est jeune, on aime bien l'absolu et Nietzsche était une forme d'absolu.²¹

Paul Nothomb avait vu Malraux déjà en Belgique avant le déclenchement de la guerre civile en Espagne. Il a été ébloui par le charisme de l'auteur de *La condition humaine*; cette première rencontre avait lieu le 8 février 1935. Lorsque

20. Trotsky a en effet déploré aussi l'absence du peuple dans le roman de Malraux. Des pages du livre auraient pu, selon lui, entrer dans l'anthologie de la Révolution, «si Malraux avait abordé les masses populaires avec plus de liberté et de hardiesse [...] Mais une révolution ne peut se commander. On peut seulement donner une expression politique à ses forces intérieures» (TROTSKY Léon, «La Révolution étranglée», in GAILLARD P. (éd.), *Les critiques de notre temps et Malraux*. Paris, Garnier 1970, pp. 36-37). Si Malraux dans sa réponse à Trotsky se défendra contre ces reproches il se sentait pourtant concerné et modifia dans une édition ultérieure des *Conquérants* les passages incriminés par Trotsky (voir à ce sujet MOELK Ulrich, «Trockij's Aufsatz über die *Conquérants* und Malraux' Antwort», *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. LXXXIII, n° 1, 1973, pp. 1-9); le critique de *l'Humanité* avait par ailleurs formulé des reproches similaires à l'égard des *Conquérants*. Cf. ATTMAN Georges, *L'Humanité*, 23 octobre 1928. Voir aussi JURT Joseph, «L'accueil des *Conquérants* par la critique littéraire en 1928», *André Malraux* 6. Paris, Lettres Modernes 1985, pp. 11-39.

21. NOTHOMB Paul, entretien du 25 mars 1990.

Malraux, invité par plusieurs associations antifascistes, était venu à Bruxelles en compagnie de Gide prononcer une conférence à la Maison des tramwaymen.

André Malraux a été la vedette immédiatement. C'était d'ailleurs le grand teneur de l'antifascisme à l'époque. [...] Il figurait dans tous les meetings antifascistes, il avait participé à un tas d'activités pour la libération de Thaelmann, de Dimitroff. [...] c'était donc l'antifascisme militant absolu. [...] Malraux fit le discours, il conquiert la salle. Il marchait de long en large sur l'estrade en parlant, en faisant des phrases lyriques. Les trois quart ne comprenaient pas, mais simplement ce qu'il disait —le fait de le dire— emballait tout le monde. C'était quelqu'un de charismatique [...] un orateur né qui emballait les gens moins par ce qu'il disait que par sa façon de le dire.²²

Paul Nothomb est mis en congé de l'armée et après quelques mois passés en Amérique en 1935, il est installé dans l'appareil du parti, et ensuite dans la presse. Arrivèrent les événements de 1936. En février 1936, le Front populaire avait gagné les élections en Espagne; mais le Parti communiste y est faible; Azaña de la gauche républicaine formera le nouveau gouvernement. En France, le Front populaire l'emporta le 3 mai avec une avance de quarante sièges. Le 14 juillet 1936 le peuple de France célèbre sa victoire. Il y avait le grand défilé de la Bastille à la Nation avec Léon Blum, Thorez et les autres. Paul Nothomb a participé à cette manifestation. Quatre jours plus tard, le 18 juillet, le gouvernement de la République espagnole, issu d'une majorité de Front populaire, est victime d'un soulèvement militaire fomenté par Franco depuis le Maroc. «Je passai donc de l'enthousiasme [du 14 juillet à Paris] à cet événement dramatique; immédiatement, j'ai dit que je voulais partir.»²³ Mais le Parti communiste est contre l'intervention, parce que Staline avait signé le traité de non-intervention, alors que les fascistes allemands et italiens

22. NOTHOMB Paul, «L'escadrille Malraux», *op. cit.*, p. 17; sur cette intervention voir aussi NOTHOMB Paul, *Malraux en Espagne*, Paris, Phébus 1999, p. 31.

23. *Ibid.*, p. 18.

intervenaien immédiatement. Fin août, le Parti a permis aux 'spécialistes' de partir et Paul Nothomb en tant qu'aviateur a été classé spécialiste. Mais il n'était pas question d'envoyer en Espagne des unités combattantes. «Tant d'aveuglement chez les stratèges professionnels de la Révolution, qui devaient pourtant savoir quel était *militairement* le rapport de forces, fait ressortir, d'après Paul Nothomb, par contraste, l'extraordinaire clairvoyance de Malraux.»²⁴

Malraux au service de la République en Espagne

Malraux s'était intéressé bien avant le déclenchement de la guerre civile à l'Espagne. Dès les élections de février 1936, il s'intéresse beaucoup à l'expérience politique du *Frente popular*, et entreprend une tournée en Espagne. Dans une conférence à l'Ateneo au mois de mai 1936, il expose aux écrivains espagnols les problèmes qui s'étaient posés aux écrivains de l'Association pour la Défense de la Culture.

Ce qui nous sépare, en définitive, de façon absolue, indéniable, de l'idéologie fasciste, c'est que nous voulons une civilisation qui débouche sur la paix, qui se fonde sur la paix tandis que, dans cette dernière, tout tend vers la guerre et la mort. [...] Le fascisme a une culture: il s'approprie en effet de l'héritage culturel du pays soumis à sa tyrannie. Mais il le transforme en privilège. Or, nous voulons la volonté de conscience, nous voulons que la culture, issue des masses lors des époques folkloriques, retourne, enrichie, aux masses. Ce n'est que grâce à la volonté d'étendre la culture que la culture existe.²⁵

Après le soulèvement des généraux en Espagne et face aux nouvelles très contradictoires sur la situation militaire en Espagne, Malraux entreprit — en accord avec le ministre de l'Aviation français — dès le 25 juillet un voyage d'information en Espagne en tant que co-président du Comité mondial contre

24. NOTHOMB Paul, *Malraux en Espagne, op. cit.*, p. 14.

25. «Una magnífica conferencia de André Malraux en el Ateneo», *Claridad* [Madrid] 23 mai 1936; traduit par Aline Bailey et reproduit dans *Revue André Malraux Review*, vol. 19/20, 1987/88, p. 141.

la guerre et le fascisme.²⁶ Dans le journal *Política*, proche du Président Azaña, on avait présenté le 24 juillet 1936 Malraux comme «un des personnages les plus éminents de l'antifascisme mondial [qui] venait à Madrid pour l'aide aux courageux combattants espagnols».²⁷ A Barajas, Malraux est accueilli entre autres par l'écrivain catholique José Bergamín, membre de l'*Alianza de Intelectuales Antifascistas para la Defensa de la Cultura*. Malraux s'informe au sujet de la situation militaire en Espagne auprès de l'aviateur Navarro dont il s'inspire pour esquisser la figure de Sembrano dans *L'Espoir* et il apprend qu'une attaque des nationalistes dans les montagnes du Guadarrama au nord de Madrid a pu être rejetée. Il apprend aussi la situation difficile de l'aviation républicaine qui était obligée de se servir de quelques appareils de fortune pour jeter des bombes par une porte ouverte. Malraux s'entretient avec des responsables du gouvernement, entre autres avec le Président Azaña, visite des endroits où il y a eu des combats (la Montaña). Il peut ensuite informer ses amis en France que la cause des républicains, grâce à la résistance du peuple, n'est nullement perdue. Après son retour à Paris, Malraux intervint lors de la première grande manifestation de sympathie envers l'Espagne républicaine, le 30 juillet, qui réunit plus de 30 000 personnes dans la salle Wagram; il est l'orateur le plus remarqué.

Si Malraux s'informe sur place de la situation, courant de grands risques, c'est qu'il s'est interrogé depuis plus de dix ans sur la physionomie de la Révolution, en Russie, en Chine, dans les Asturies. Lors d'un entretien accordé au journal *Política*, il saisit avec lucidité le caractère de la Révolution en Espagne: dans ce «grand mouvement de résurrection nationale», on verrait pour la première fois un peuple prendre des armes pour «défendre son gouvernement contre ce que doit être l'armée nationale.» La victoire de cette milice populaire sur les soldats professionnels était quelque chose de prodigieux, une «leçon splendide et un exemple merveilleux».²⁸

26. Voir à ce sujet LANGLOIS Walter G., «Aux sources de *L'Espoir*: Malraux et le début de la guerre civile en Espagne», *André Malraux 2*, Paris, Lettres Modernes, «RLM, 355-359», 1973, pp. 99-133.

27. *Ibid.*, p. 103.

28. *Ibid.*, p. 108.

Malraux ne se contente pas cependant de son rôle de témoin engagé, il entend se mettre au service de la cause de la République en Espagne, ce qui n'étonne pas si l'on se souvient de la grande portée accordée à l'action dans son univers romanesque.²⁹ Malraux se rend bien compte que dans ce contexte un petit groupe de combattants peut intervenir d'une manière décisive dans le combat. Paul Nothomb l'a souligné à juste titre: «Ce qui a attiré Malraux dans la guerre d'Espagne, c'est qu'il a senti qu'il pouvait jouer un rôle très important avec très peu de moyens. Avec quelques hommes, quelques appareils, il pouvait jouer un rôle décisif.»³⁰ Lors de ses entretiens qu'il avait eus à Madrid, Malraux s'est rendu compte de l'importance capitale de l'aviation pour les républicains dans la répression rapide de la révolte intérieure. Il avait compris qu'un peuple sans armée ne résistait pas longtemps à une armée sans peuple. Aux yeux de Paul Nothomb, Malraux avait fait à ce moment preuve de génie.

Il avait tout de suite vu ce qu'il fallait faire, avant tous les militaires, tous les stratèges, tous les politiques. Puisqu'il y avait une armée aguerrie d'un côté, un peuple enthousiasmé et absolument incapable de se battre de l'autre côté, il fallait faire quelque chose qui retarderait l'avancée de ces troupes. Pour empêcher le triomphe des franquistes, il fallait gagner du temps. Et ce moyen était l'aviation qu'il avait inventée, préparée, réalisée, commandée.³¹

Grâce à ses rapports avec le ministre français de l'aviation, Pierre Cot, Malraux réussit à mettre sur pied l'escadrille Internationale España d'août à novembre 1936 avec des mercenaires et de novembre 1936 à février 1937 l'escadrille

29. Selon Paul Nothomb, c'est dans la guerre d'Espagne que Malraux fut l'homme d'action. «Après, il n'a plus jamais pu unir complètement son action et sa pensée. En Espagne, il était vraiment lui-même.» (NOTHOMB Paul, «L'escadrille André Malraux», *op. cit.*, p. 19).

30. SEGNAIRE Julien [pseudonyme pour Paul Nothomb], «L'Escadrille André Malraux», *Magazine Littéraire*, 11, oct. 1967, p. 18. Paul Nothomb avait choisi pour ses textes et ses romans après la guerre le pseudonyme Segnaire, s'inspirant de La Señera, lieu de l'aérodrome près de Valence où était placée l'escadre André Malraux.

31. NOTHOMB Paul, «L'escadrille André Malraux», *op. cit.*, p. 19.

André Malraux avec des volontaires. Engager des mercenaires au service du *Frente Popular* à l'instar du Tercio de l'armée franquiste paraissait alors quasi impossible à concevoir et Malraux allait avec les années de plus en plus passer sous silence cet engagement. Mais cet engagement témoigne selon Paul Nothomb de la lucidité de Malraux. Dans une guerre civile, qui se prolongeait, l'aviation n'était efficace que si elle était composée d'étrangers. Jeter des bombes sur son propre pays pourrait poser des problèmes à des aviateurs autochtones. Paul Nothomb parle ici du «pragmatisme à la Lénine»³² de Malraux: «A des maladroits il préfère sans hésiter des mercenaires efficaces soucieux qu'il est d'utiliser au maximum les rares et précieux avions. [...]»³³ Paul Nothomb s'étonne que Malraux n'ait pas parlé davantage de ces mercenaires qui étaient parfois plus intéressants comme aventuriers que les 'idéalistes' dans son genre. Mais Malraux ne pouvait dans ses livres faire vivre que des gens qui lui ressemblaient en profondeur.³⁴

Paul Nothomb n'avait pas participé aux premiers épisodes de la constitution de l'escadrille España parce que le Parti lui permit seulement à la fin du mois d'août de rejoindre l'Espagne. Au début du mois de septembre, il était parti par la voie du Parti Communiste français depuis Toulouse à Barcelone et à Madrid. L'impression qu'il avait ressentie dans le Madrid républicain lui est restée inoubliable:

En septembre, alors que la rébellion avait été écrasée un mois plus tôt, il restait un tel enthousiasme! Toutes les voitures klaxonnaient à mort [...] C'était le triomphe, l'exubérance, le bonheur d'avoir gagné. Je n'ai jamais vu quelque chose de si extraordinaire, et cela a duré très longtemps. [...] C'était l'exaltation. Le peuple avait gagné, on l'avait sorti d'un cauchemar. Et c'est vrai que l'adhésion populaire était totale de ce côté-là. J'ai vécu cela comme un rêve, c'était la révolution réalisée. C'était dans la joie, le bonheur.³⁵

32. *Ibid.*, p. 19.

33. *Ibid.*, p. 19.

34. *Ibid.*, p. 28. Les membres des deux escadrilles sont répertoriés dans l'annexe de l'ouvrage de THORNBERRY Robert S., *André Malraux et l'Espagne*. Genève, Droz 1977, pp. 207-213.

35. NOTHOMB Paul, «L'escadrille André Malraux», *op. cit.*, pp. 19-20; voir aussi NOTHOMB Paul, *Malraux en Espagne*, *op. cit.*, pp. 19-20.

Paul Nothomb ne savait pas du tout que Malraux était en Espagne. C'est à Madrid qu'il l'avait rencontré, à l'hôtel Florida. «Ce fut un grand hasard magnifique. J'ai eu beaucoup de malchance dans ma vie, mais j'ai eu beaucoup de chance aussi.»³⁶ «Cela a été la rencontre de ma vie évidemment», dit Paul Nothomb lors de sa conférence à Fribourg, pour continuer:

J'étais déjà tout à fait sous son charme, si j'ose dire. Et voilà qu'il était devant moi, et qu'on parlait très amicalement (parce que Malraux était quelqu'un de très chaleureux). Et tout de suite on s'est entendu, et c'est comme cela que, jusqu'à la fin, je suis resté à côté de lui dans cette escadrille. Mais tout de suite, je fus évidemment enthousiasmé de savoir qu'on était commandé par ce grand homme.³⁷

En ce qui concerne l'expérience de la guerre civile au sein de l'escadrille que Paul Nothomb a partagée avec Malraux, on peut retenir trois aspects: la nature de la guerre et la réflexion sur la mort, la collaboration avec les communistes et enfin le rapport entre autorité et fraternité.

La réflexion sur la guerre et la mort

Déjà lors de la Première Guerre mondiale, beaucoup de soldats sont désenchantés parce que c'est une guerre industrielle où l'enjeu individuel ne compte plus. Ce n'est pas le cas de la guerre civile d'Espagne. Après la guerre, Paul Nothomb rencontra régulièrement Malraux et ils reviennent souvent dans leurs conversations sur la guerre d'Espagne. Pour quelle raison?

Alors je disais: «Ecoute, parce que c'était notre jeunesse, c'était la belle époque, c'était même une époque exaltante.» Il disait: «Non, non. C'était la dernière guerre d'hommes, la guerre d'Espagne.» C'est vrai, quand on a vu la guerre mondiale, mécanisée... On a vu que aujourd'hui, c'est pire que tout. C'est la guerre électronique. A l'époque, c'était cruel, peut-être, mais c'était vraiment une guerre d'hommes. Ce n'était pas des mécaniques qui s'affrontaient, même si on

36. NOTHOMB Paul, entretien du 25 mars 1990.

37. NOTHOMB Paul, «L'escadrille André Malraux», *op. cit.*, p. 20.

était en avion. C'était une guerre d'hommes. Et je vous le dis: tout le monde sentait l'angoisse du combat.³⁸

Si la guerre d'Espagne était une guerre d'hommes, la dernière, la guerre dans l'aviation est une guerre d'aristocrates. Il n'y avait pas de face à face comme dans les tranchées de la Première guerre mondiale.

Dans l'avion, on ne voyait pas les gens qu'on combattait. C'était un grand avantage, on bombardait des fourmis. On voyait les fascistes — ce n'était pas des hommes [...] C'était des unités, c'était des ennemis. Donc on bombardait de haut, à 1500 mètres, voire à 2000 mètres: c'était combattre des abstractions. Les fascistes devenaient théoriques, on ne les voyait pas dans les yeux. C'était donc une guerre «d'aristocrates» en quelque sorte, et nous, on avait le bon côté.³⁹

Dans son «Autobiographie d'une découverte» — il s'agit d'un texte écrit et non pas d'une conférence, Paul Nothomb est plus critique à l'égard de cette «guerre de loin», fondée sur une asymétrie et il critique aussi sur «la bonne conscience s'inspirant du sentiment du «bon côté»»: Nous étions venus en Espagne pour tuer des gens, écrit Paul Nothomb.

Des ennemis bien sûr, des ennemis de classe, des ennemis idéologiques, mais des gens. [...] Nous donnions la mort de très haut, de très loin, sans nous salir, tandis que nos victimes le plus souvent invisibles, en tout cas sans visage, nous pouvions les salir à loisir, en les imaginant monstrueuses, sadiques avec les trognes de bourreau sanguinaire, vermine fasciste à exterminer. A notre petite échelle nous pratiquions déjà le meurtre à distance, anonyme, mécanique, commode, sans remords, des conflits modernes, sauf qu'à la différence des futurs ordinateurs, nous risquions d'être abattus

38. NOTHOMB Paul, «L'escadrille André Malraux», *op. cit.*, p. 29. Après une remarque similaire, Paul Nothomb estime que c'était ce qui lui manquait après: «cela surtout qui lui manquait pour écrire encore un grand roman: non pas la guerre, mais les hommes. Les hommes avec un petit h, les 'plombiers' qu'il ne fréquentait plus, les militants de base qui sont comme la glaise même dont est pétri *L'Espoir*.» (NOTHOMB Paul, *Malraux en Espagne*, *op. cit.*, p. 40).

39. NOTHOMB Paul, «L'escadrille André Malraux», *op. cit.*, p. 29.

et tués aussi. Dernier vestige d'humanité qui en nous exposant personnellement nous «justifiait» en quelque sorte, mais surtout banalisait la situation.⁴⁰

Paul Nothomb soulignait que leur vie dans la guerre était subordonnée à la mort, tournée vers la mort, obsédée par la mort. Pour Malraux, la mort, la finitude de l'homme est une donnée essentielle qui oblige l'homme à donner, par l'action, un sens à une vie absurde. Il exalte «l'Histoire comme la réalisation du destin plus ou moins modelé par l'homme, et dont la mort toujours est l'horizon.»⁴¹ L'expérience de l'omniprésence de la mort à laquelle on était exposée soudait les hommes. Malraux montait ainsi dans les avions lors des bombardements bien qu'il ne disposait d'aucune compétence technique. «Il venait avec nous sans aucun autre rôle sauf celui d'être là, pour montrer: "Je suis avec vous".»⁴² Nothomb, après avoir fait ses travaux de calcul lors du lancement des bombes devenait dans l'avion avec Malraux simple passager; face au danger de mort, ils eurent des dialogues sans paroles qui les lièrent pour toujours:

Et jamais nous ne nous sommes parlé de ces dialogues. Parce que c'était un secret entre nous; on se regardait avec la mort en face. La mort en-dessous, elle nous entourait, on voyait comment on était devant la mort. Ce fut une expérience extraordinaire, existentielle. De sorte que c'était indissoluble entre Malraux et moi d'avoir fait cette expérience, cette espèce de communion. C'est pire que l'amour. C'est tout d'un coup la coïncidence de deux peurs, de deux angoisses, de deux façons de la surmonter. Avec un homme comme Malraux, de sa qualité, c'est incomparable. C'est pour cela que je peux dire que j'ai eu de grands dialogues avec André Malraux, mais je ne peux pas en dire une ligne. Une seule chose: c'était dans le regard. Et vous savez, le regard d'André Malraux, ce n'était pas rien.⁴³

40. NOTHOMB Paul, «Autobiographie d'une découverte», *op. cit.*, pp. 214-215.

41. *Ibid.*, p. 215.

42. NOTHOMB Paul, «L'escadrille André Malraux», *op. cit.*, p. 28.

43. *Ibid.*, p. 29.

La coopération avec les communistes

Le deuxième point important de l'expérience de la guerre en Espagne a été la coopération avec le Parti communiste. Paul Nothomb rappelle que Malraux avait choisi depuis l'Indochine sans équivoque le camp des opprimés, du prolétariat. Il se considérait comme intellectuel révolutionnaire, mais non pas comme marxiste et il s'engageait très activement dans l'action antifasciste. Le PCF apparaissait comme le parti le plus représentatif de la classe ouvrière. En Espagne, le Parti Communiste exerçait une faible influence. La tradition de la classe ouvrière y était, comme le constate Paul Nothomb, foncièrement anarchiste et antimilitariste. «C'étaient de grands enfants farouches, en vacances pour la première fois de leur vie, rejetant toute contrainte, se groupant selon leurs humeurs, jouant à se déguiser [...] se croyant invulnérable.»⁴⁴ De ces anarchistes heureux, presque toujours sympathiques, souvent héroïques, il s'agissait de faire presque le contraire: transformer «l'esprit libertaire en mentalité militaire au service de la Révolution.»⁴⁵

Pour cette raison, Malraux s'est appuyé sur les communistes qui avaient une culture de la discipline. Malraux «voulait travailler avec les communistes parce que c'étaient les seuls qui étaient sérieux dans la guerre, c'est-à-dire organisés, une force pour résister aux fascistes. C'est pour cela qu'il s'intéressait aux communistes.»⁴⁶ *L'Espoir* montre cependant surtout l'évolution du commandant communiste Manuel qui accepte la discipline et Lucien Goldmann a même considéré le roman comme une oeuvre écrite dans une perspective stalinienne.⁴⁷

Malraux n'était pas staliniste, simplement il disait qu'il était du côté de Staline contre Trotzky dans la guerre d'Espagne, puisque Trotzky voulait faire la Révolution en Espagne avant de faire la guerre et qu'il fallait d'abord faire la guerre,

44. NOTHOMB Paul, *Malraux en Espagne, op. cit.*, p. 12.

45. *Ibid.*, p. 12.

46. NOTHOMB Paul, entretien du 25 mars 1990. Voir aussi dans «l'Autobiographie d'une découverte» (*op. cit.*, p. 213): «Intellectuellement il n'appréciait rien tant que la lucidité, et politiquement que l'efficacité. La première l'éloignait du parti communiste, le second l'en rapprochait dans l'action, dans la lutte contre le fascisme.»

47. GOLDMANN Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard 1965, p. 222.

comme disait Staline, et puis faire la Révolution. C'est simplement une question de choix stratégique. Ce n'était pas une adhésion au stalinisme. Je crois qu'il avait la plus grande répugnance pour Staline.⁴⁸

Paul Nothomb, en revanche, s'était 'converti' au communisme, il était membre du Parti communiste belge. A la mi-novembre 1936, l'escadrille de Malraux est rattachée administrativement à l'aviation espagnole en tant qu'unité autonome et Paul Nothomb négocia au ministère de l'Air l'autorisation de substituer au nom d'escadrille España celui d'escadrille André Malraux puisque après le rattachement à l'Armée espagnole le nom d'España ne signifiait plus rien.

Mais nous voulions surtout, je crois, porter ce drapeau 'civil' qu'était le nom d'un grand écrivain pour échapper à cet environnement militaire que nous sentions comme une menace autour de nous. Tel était l'état d'esprit foncièrement antimilitariste, de la grande majorité de l'escadrille et de Malraux lui-même, dans cette guerre civile où tout notre effort pourtant visait à la constitution d'une armée efficace.⁴⁹

Pour marquer le coup, Malraux avait officialisé les fonctions déjà remplies par ses adjoints dans la période antérieure de l'escadrille, nommant ainsi Abel Guide chef des pilotes, Raymond Maréchal chef des mitrailleurs et Paul Nothomb a été nommé 'commissaire politique'. Parce qu'il était communiste, on a beaucoup surinterprété cette dénomination. Dans son roman *La Rançon*, publié en 1955 sous le pseudonyme Julien Segnaire, il a imaginé une scène située dans le cadre de l'Espagne en guerre où un personnage inspiré de la figure de Malraux se trouve en conversation avec un dirigeant communiste.⁵⁰ Jean Lacouture voyait dans sa biographie sur Malraux dans cet épisode inventé un témoignage de première main⁵¹ et lors de la mort de Malraux, Lacouture écrivit que

48. *Ibid.*

49. NOTHOMB Paul, *Malraux en Espagne, op. cit.*, p. 34.

50. A sujet de cette transformation voir BÉNIT André, «De l'Attignies de L'Espoir à l'Atrier de *La Rançon* : une trajectoire tragique et tourmentée», *Revue André Malraux Review*, vol. 28, no 1/2, 1999, pp. 26-39.

51. LACOUTURE Jean, *André Malraux. Une vie dans le siècle*, Paris, Seuil 1973, p. 230.

Malraux tenait à donner en Espagne à son unité «un commissaire politique communiste, Julien Segnaire, qui est son ami et son garant du côté du P.C.E.»⁵² Paul Nothomb devait rectifier cette présentation des faits:

Ce titre de commissaire politique, que Malraux avait emprunté aux Brigades — c'était la mode —, ne correspondait dans l'escadrille à aucune fonction précise. Et il me l'avait donné justement pour cela: comme une marque de confiance très générale à mon endroit — et à l'endroit des communistes, dont j'étais. Une marque qui n'engageait pas à grand-chose, car j'étais le plus jeune du lot — et le Parti, faut-il le dire, ne lui avait rien demandé de tel. L'idée que le Président du Comité mondial de lutte antifasciste, qui rencontrait fréquemment à Valence l'ambassadeur soviétique, ait eu besoin à ses côtés d'un garçon de vingt-deux ans, d'origine bourgeoise, comme «garant du côté du P.C.E.» n'est pas sérieuse.⁵³

Or, ce ne fut pas le jeune «commissaire politique» qui entendait ou pouvait contrôler l'écrivain ou être son garant d'orthodoxie du côté du Parti communiste. Ce fut plutôt le contraire: «Malraux au sujet de l'orthodoxie communiste, il m'a fort dégrisé», remarque Paul Nothomb dans notre entretien, et poursuit:

Et moi-même, j'étais un «petit garçon». A l'égard de Malraux je me serais bien gardé de lui donner des leçons, quoique dans mon «for intérieur», je me disais, c'est un «compagnon de route». Il sert le Parti, donc il faut l'aider au maximum. Il est certain que c'est le premier qui m'a un peu ouvert les yeux sur les procès de Moscou etc... Donc, j'ai commencé à douter sérieusement de ma foi communiste à son contact.⁵⁴

Ce qui frappe aujourd'hui, c'est le nombre élevé d'intellectuels européens qui ont pris fait et cause pour la République espagnole lors de la guerre civile et qui, en s'engageant pour

52. *Le Monde*, 25 novembre 1976.

53. NOTHOMB Paul, *Malraux en Espagne*, op. cit., p. 30.

54. Entretien du 25 mars 1990.

le socialisme, ont cru contribuer à un monde meilleur. On se demande à la lumière de l'implosion du modèle des pays de l'Est, après 1989, s'il ne faut pas repenser l'"idéalisme" de cet engagement des intellectuels. Ce à quoi Paul Nothomb réplique au sujet de l'expérience en Espagne:

On s'est dit que c'était encore la guerre pure, la vraie guerre révolutionnaire. Mais, en fait, c'était déjà dépassé. A mon avis, la cause pour laquelle nous nous sommes battus était justifiée uniquement par la férocité du fascisme, mais la cause que nous opposions au fascisme pouvait être aussi féroce qu'elle. C'est évident, c'est un échec tragique, une tragédie épouvantable. Alors, à part les hommes, leurs valeurs qui étaient souvent très grandes et qui éclataient à ce moment là, cette cause, aujourd'hui s'est révélée complètement frauduleuse et finalement c'est une tragédie. Cela a été le dernier grand mensonge, la dernière grande idéologie. Ce n'est pas du tout une vue amusante de se dire que sous prétexte d'idéalisme on peut arriver à des horreurs.⁵⁵

C'est cette lucidité à l'égard de son engagement passé que Semprun a beaucoup admiré chez Paul Nothomb, attitude extrêmement rare car, pour les uns, le stalinisme c'était les autres et les autres se sont convertis à un anti-stalinisme doctrinaire. Paul Nothomb, lui, il se distingue, à ses yeux en même temps par «un esprit critique implacable et une mémoire compassive et fraternelle.»⁵⁶ Cette attitude est très bien perceptible à travers le témoignage de Paul Nothomb dans son livre *Malraux en Espagne* de 1999:

Je sais bien aujourd'hui que les communistes que nous étions, sincères assurément, étaient les complices de grands crimes [purges de Staline] [...] Je me refuse pourtant, après toutes ces années, à considérer mes camarades du Parti autrement que je le faisais alors.

55. NOTHOMB Paul, entretien du 25 mars 1990.

56. SEMPRUN Jorge, «L'équipée fraternelle», in NOTHOMB P., *Malraux en Espagne*, op. cit., p. 6; version espagnole: «La aventura fraternal», *El País*, 15 décembre 2001.

L'adhésion à la doctrine de Lénine nous unissait comme la foi unit un ordre de moines soldats. Régnait entre nous un esprit de camaraderie inouï, une bonne humeur de tous les instants: au point que je ne puis m'empêcher, me remémorant ces heures passées, de penser que nous avons touché là un de ces très rares instants où la fraternité humaine, cette denrée si souvent frelatée, est autre chose qu'un mot, qu'un cache-misère.⁵⁷

Fraternité et discipline

Nous y sommes déjà au troisième point de l'expérience espagnole de Malraux et Nothomb, la fraternité et la discipline. Si Malraux était pour une armée disciplinée, il n'avait pas besoin d'une autorité institutionnelle; l'autorité naturelle ou charismatique suffisait. Paul Nothomb souligne l'antimilitarisme de Malraux. A l'intérieur de l'escadrille, il n'y avait aucun culte du métier des armes; il n'y avait pas de statut militaire; tout le monde se tutoyait; on se passait d'uniformes; il n'y avait aucune instance juridique; la seule condition qui existait, c'était le renvoi chez soi. «C'était surtout la vie quotidienne à l'escadrille», remarque Paul Nothomb, «entre la préparation des vols et les missions de bombardement qu'il imprégnait d'un esprit de liberté contagieux que j'avais beau refouler en moi: j'y étais très sensible.»⁵⁸ Le fonctionnement de l'escadrille se fondait sur l'autorité naturelle de Malraux.

L'organisation de l'escadrille reposait entièrement sur l'autorité personnelle de son chef, qu'il devait avant tout à son intelligence. Il ne commandait pas, il exposait, génialement, en trois phrases, la situation. On en discutait, puis il décidait. Mais on obéissait à l'auteur de *La Condition humaine*, au défenseur de Dimitrov, au tribun antifasciste, et non au «coronel» Malraux.⁵⁹

57. NOTHOMB Paul, *Malraux en Espagne*, op. cit., p. 110.

58. NOTHOMB Paul, «L'autobiographie d'une découverte», op. cit., p. 214.

59. SEGNAIRE Julien, «L'antimilitarisme du 'coronel'», *N.R.F.*, 295, juillet 1977, p. 31.

Cette autorité naturelle n'impliquait aucune distance. Malraux, malgré son intelligence extraordinaire, ne prenait jamais les gens de haut. «Il était capable, relate encore Paul Nothomb, de parler avec tout le monde. Quand il parlait avec un mécanicien, il parlait d'affaires de mécanicien. Il mettait les gens sur leur métier, sur leur spécialité, il mettait tout le monde à l'aise, il ne parlait pas de philosophie avec un mécanicien.»⁶⁰

Ni dans *L'Espoir* ni dans le film, on n'évoque les réunions quotidiennes de volontaires qui se groupaient sans le moindre protocole, ces repas pris en commun où le rire n'était pas interdit. Lors d'un discours improvisé par Malraux, des pilotes aux mécaniciens en passant par le cuisinier, l'escadrille était pliée en deux, étouffée par le fou rire.⁶¹

Malraux aimait rire, et même blaguer, relate encore Paul Nothomb, et une des premières choses qu'il lui dit lorsqu'ils se revirent après l'occupation, lorsqu'il l'interrogeait sur de Gaulle, c'était: «L'ennui, avec de Gaulle, c'est qu'il n'a jamais dîné avec un plombier.» Malraux en revanche en Espagne savait «discuter et manger avec des sortes de plombiers que sont les mécaniciens et les aviateurs en général, et il y prenait un visible plaisir. Il ne regardait personne de haut, et sa conversation, humoristique ou sérieuse, éveillait toujours la curiosité [...] En le quittant on se sentait plus intelligent, plus libre surtout. On le respectait pour ce qu'il faisait, on l'aimait pour ce qu'il vous apportait.»⁶²

Paul Nothomb regrette de ne pas avoir pu enregistrer «un écho de ces voix fraternelles.»⁶³ Et en effet, c'est de cela qu'il s'agit, ce qui marquait cette escadrille autour de Malraux, ce fut la fraternité; et cette expérience vécue sera aussi au centre de *L'Espoir*.⁶⁴ Si Paul Nothomb n'a pas pu garder les voix fraternelles, il en restent les images qu'il a réunies dans

60. NOTHOMB Paul, Entretien du 25 mars 1990.

61. NOTHOMB Paul, *Malraux en Espagne, op. cit.*, p. 32.

62. *Ibid.*, p. 34.

63. *Ibid.*, p. 32.

64. Voir JURT Joseph, «Liberté et fraternité dans *L'Espoir*», in CHAMI A. (éd.), *André Malraux. Quête d'un idéal humain et de valeurs transcendantes*, Casablanca, Editions de la croisée des chemins 2006, pp. 29-42.

son beau volume *Malraux en Espagne*, notamment une photo que Semprun préfère, une photo prise à Torrente, près de Valence, à un moment de repos en décembre 1936 au milieu du groupe des combattants, deux jeunes Espagnols le tenant familièrement par le bras, tout le monde souriant et Paul Nothomb de commenter: «A partir de cette époque et jusqu'à la fin, le climat d'amitié qui régnait entre nous ne sera terni par aucun nuage» et au sujet de la personne au centre de la photo: «Malraux savait rire, blaguer, et n'avait jamais l'air aussi épanoui qu'en ces instants de liesse bon enfant où il n'était plus question de hiérarchie.»⁶⁵

Mais historiquement l'expérience en Espagne s'est soldée par la défaite qui coïncidait avec la prise de conscience — différée, pour «ne pas faire le jeu de l'ennemi» — des procès de Moscou. La lutte contre le fascisme prenait maintenant une dimension internationale, l'atmosphère n'était plus la même, remarque Paul Nothomb.

Quelque chose, une image de liberté à portée de main, avait péri en Espagne. Dès le début de la dernière guerre on avait su que le mot de la fin appartiendrait aux machines. L'enthousiasme révolutionnaire avait disparu. Ce qui avait enflammé l'imagination de la moitié du monde depuis octobre 1917 était devenu en Russie l'alibi d'une tyrannie hideuse, soudain brutalement révélée — à ceux du moins qui n'étaient pas aveugles.⁶⁶

Malraux et Bernanos «en compagnie d'un jeune ami très cher»

André Malraux avait désigné, en 1928, Bernanos comme «un des meilleurs romanciers de sa génération» parce qu'il avait su forger une technique romanesque apte à exprimer un univers imaginaire où dominant des valeurs trans-individuelles: «Ces procédés sont à l'opposé des procédés ordinaires du roman» souligna Malraux, «et la conception même qu'a du roman Bernanos est à l'opposé de celle qui trouve aujourd'hui le plus de sympathie.»⁶⁷ Il ne semble cependant pas que Bernanos ait

65. NOTHOMB Paul, *Malraux en Espagne*, op. cit., p. 88.

66. *Ibid.*, p. 40.

67. MALRAUX André, «L'imposture par Georges Bernanos», *La Nouvelle Revue Française*, t. XXX, 171, 1^{er} mars 1928, pp. 406-408; repris dans ESTÈVE Michel, *Bernanos*, Paris, Gallimard, «La bibliothèque idéale» 1965, pp. 250-251.

pris contact avec Malraux après cette remarquable critique. C'est à la suite de la guerre civile d'Espagne que Bernanos et Malraux se sont rencontrés pour la première fois. L'auteur du *Chemin de la Croix-des-Âmes* évoqua dans un article de 1945 cette rencontre qui eut lieu «en compagnie d'un jeune ami très cher, lieutenant aviateur de l'Armée républicaine et fils d'un sénateur catholique belge.»⁶⁸

Ce jeune ami était bien sûr Paul Nothomb; c'est grâce à lui que se rencontrent Bernanos et Malraux. Son père, Pierre Nothomb, était lié d'amitié avec Robert Vallery-Radot. Lorsque, à la fin de l'été 1925, Pierre Nothomb emmena son fils, qui avait alors onze ans, visiter le champ de bataille de Verdun en compagnie de Robert Vallery-Radot, du fils de celui-ci, Jacques, et de son frère Georges, tous les cinq furent reçus chez les Bernanos, à Bar-le-Duc. Robert Vallery-Radot parle à cette occasion en termes enthousiastes de *Sous le soleil de Satan* dont il avait lu le manuscrit. «Mais ce n'est pas du tout cela qui m'impressionna, enfant, chez notre hôte», écrit Paul Nothomb dans une communication personnelle. «Je me souviens parfaitement de la voix tonnante, du rire énorme, des yeux noirs et brillants, de l'éclatante personnalité de cet inconnu.» Par la suite, Paul Nothomb devait souvent rencontrer Bernanos, qu'il trouvait toujours aussi chaleureux, lors de ses fréquents séjours à Paris chez les Vallery-Radot. Lorsque Paul Nothomb s'engage dans l'escadrille André Malraux, Bernanos est témoin des excès franquistes à Majorque. Comme l'écrivain avait été d'Action française et son fils engagé dans les rangs de la Phalange,⁶⁹ Paul Nothomb le croyait de l'autre bord. Dans une clinique parisienne, où il était revenu blessé en 1937, son ami Jacques Vallery-Radot devait lui apprendre la déception de Bernanos à Majorque. «Malraux à qui j'en parlai me demanda s'il était possible de le rencontrer», écrit Paul Nothomb.

Nous dinâmes à trois au *Roy Gourmet*, place des Victoires. Je me rappelle qu'au cours de la conversation,

68. BERNANOS Georges, *Essais et écrits de combat*, t. II, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade, 423» 1995, p. 676.

69. L'engagement du fils de Bernanos était connu en France; en témoigne un poème «A Yves Bernanos – soldat français de l'armée espagnole» publié dans *La Revue hebdomadaire*, n° 42, 17 octobre 1936, pp. 339-342.

Bernanos raconta comment on lui avait volé le manuscrit des *Grands cimetières sous la lune*, sur le porte-bagages de sa motocyclette à Palma, et Malraux à qui plus tard devait arriver la même mésaventure (les Allemands détruisirent la suite des *Noyers de l'Altenburg*) fut d'accord avec lui pour estimer une telle perte irréparable. On ne récrit pas un livre. Mais Bernanos, lui, le récrivit.⁷⁰

Au cours de ce repas, écrit Bernanos dans l'article précité, «Malraux me félicita de ce qu'il appelait «ma sincérité inflexible». «Mais pardon, Malraux, lui dis-je, avez-vous fait comme moi?». «Ce n'est pas la même chose, me répondit-il. Vous êtes chrétien, vous agissez en chrétien. Pour moi, je suis communiste, je n'écrirai jamais un mot qui puisse porter le moindre préjudice au parti».⁷¹

Bernanos cite ces propos de mémoire, donc librement; et n'oublions pas qu'il mentionne cette conversation dans un article où il fustige l'«inquisition communiste», la soumission totale des partisans à la discipline de leur organisation. Paul Nothomb ajoute dans sa communication que l'allusion faite par Bernanos à cette discussion ne lui semble pas complète et il précise: «A un certain moment Bernanos demanda à Malraux comment il pouvait supporter les mensonges de *L'Humanité*. Malraux répondit: —Je ne serai jamais aussi embêté que vous en lisant la presse de droite parce que, quand même, derrière *L'Humanité* il y a la misère, il y a la classe ouvrière»⁷²

Il nous reste une troisième version de cette conversation celle qu'en fait Malraux. Lors d'un entretien avec Roger Stéphane, l'auteur de *L'Espoir* rappela que Bernanos avait désiré, au cours de cette entrevue, qu'il «lui fournisse la réplique républicaine des atrocités franquistes! —Je lui ai répondu qu'il y avait sûrement des atrocités, mais qu'étant au front, je n'en avais jamais vu.» Après une brève hésitation, il décida de s'en passer.»⁷³

70. Lettre personnelle de Paul Nothomb de 1969.

71. BERNANOS Georges, *Essais et écrits de combat*, II, p. 676.

72. Lettre personnelle de 1969.

73. STÉPHANE Roger, *Chaque homme est lié au monde*, tome II, *Fin d'une*

Ces trois versions, qui varient dans les nuances, mettent en évidence une problématique qui *devait* se poser lors d'une entrevue de Bernanos et Malraux; ce n'étaient pas seulement deux hommes, mais deux attitudes qui étaient face à face: Bernanos avait dénoncé, avec un rare courage, la terreur et les compromissions du camp politique auquel allaient ses sympathies; Malraux avait salué, dans *L'Espoir*, les valeurs révolutionnaires et fraternelles de la cause républicaine qu'il défendait; mais il s'était tu sur les atrocités de son camp. De nombreux critiques, notamment dans la presse de droite, opposèrent l'attitude de Bernanos et celle du Gide du *Retour de l'URSS*, à celle de Malraux.⁷⁴ On pourrait expliquer ses réactions divergentes par le fait que Bernanos a été témoin de la terreur et Malraux non; mais cette réponse ne saurait nous satisfaire. Car Malraux avait également accepté, à l'heure de son engagement en Espagne, de garder le silence — «non sans peine probablement», précise Pol Gaillard — sur les procès de Moscou afin de ne pas compromettre l'union antifasciste; et il avait conseillé à Gide de ne pas publier tout de suite

jeunesse, Paris, La Table Ronde 1954, p. 48.

74. André Rousseaux écrit dans *Le Figaro* du 14 mai 1938: «M. Georges Bernanos a des qualités et des défauts grandioses, mais il n'est sûrement pas malin. Aussi court-il des risques à l'abri desquels a su se mettre M. André Malraux, par exemple, quand celui-ci s'est tu sagement sur les crimes de sa révolution. Seulement Bernanos court du même coup la chance de mettre son honneur d'écrivain à l'abri de tout ce qui pouvait l'abaisser.» Emmanuel Berl regrette «que Bernanos ait vu seulement Majorque, que Malraux ait considéré seulement l'Espagne gouvernementale, qu'aucun de ces écrivains n'ait pu regarder, tantôt les blancs, tantôt les rouges, et n'ait encore pu apercevoir, à travers les combats qui les opposent, la ressemblance qui les rend malgré tout, fraternels» (*La Petite Gironde*, 28 juillet 1938).

Aragon, en revanche, a mis en valeur ce qui unit Malraux et Bernanos, à savoir le dépassement de leurs idéologies respectives (aristocratique pour l'un, esthétique pour l'autre) dans un commun amour du peuple: «L'esprit d'Aristocratie de Georges Bernanos devant ce massacre du peuple tient-il plus que cette conception esthétique de la vie de André Malraux, disant que le seul peuple qui vaille d'être sauvé est le peuple des statues? La réalité emporte ces hommes, et les idées qu'ils portaient en eux, vers une confiance en l'homme qui est chez Malraux affirmée par la création de l'armée républicaine sous l'impulsion des communistes espagnols comme une conséquence logique de l'idéologie qu'ils professent. Bien qu'il n'en soit point là, il faut souligner chez Bernanos, aristocrate ennemi de la société bourgeoise, cette façon qu'il en a en toute occasion, de parler du peuple et particulièrement du peuple de France.» (*Europe*, 15 juillet 1938).

son *Retour de l'URSS*.⁷⁵ En 1945 et 1958, Malraux s'engagera totalement pour le gaullisme et il se gardera bien de mettre en question tel ou tel aspect de cette politique.

La réaction de Malraux s'explique par la nature de son engagement qui diffère de celui de Bernanos. L'auteur de *L'Espoir* est engagé activement dans la lutte; il vit la fraternité du combat; dans la lutte commune pour un idéal l'homme sait se dépasser. Et il entend rester fidèle à cette cause transindividuelle qui donne un sens à la vie de ses frères de combat. Ce qui motive son action, c'est la solidarité avec les pauvres. «Je suis sûr», écrit Paul Nothomb, «qu'en Espagne, Malraux combattait vraiment pour ce qu'il croyait être juste et pour le prolétariat. Ce n'est pas qu'il idéalise la classe ouvrière. Dans *Les Conquérants*, il dit à peu près: l'idéal révolutionnaire est peut-être de devenir des bourgeois et des tyrans, mais tant qu'ils ne seront pas au pouvoir, ils sont du côté des vaincus, du côté des pauvres et je serai avec eux.»⁷⁶

C'est cette solidarité qui paraît être à l'origine du silence de Malraux sur les violences républicaines⁷⁷ plutôt qu'une obéissance aux consignes d'un Parti comme Bernanos semble le supposer. Car Malraux était loin d'être un partisan aveugle du communisme. Jamais il n'avait cessé de considérer la liberté comme une valeur primordiale. «Pour lutter plus efficacement contre le totalitarisme nazi», écrit à juste titre Janine Mossuz, «il devient compagnon de route des communistes. Mais ce rapprochement ne signifie pas qu'André Malraux fait sienne l'idéologie marxiste. Son engagement est déterminé par l'enjeu

75. Cf. GAILLARD Pol, *André Malraux. L'Espoir. Analyse critique*, Paris, Hatier 1970, p. 70 et *Les critiques de notre temps et Malraux*, Paris, Garnier Frères 1970, p. 13.

76. NOTHOMB Paul, «L'Escadrille André Malraux», *Magazine littéraire*, 11, octobre 1967, p. 18.

77. On ne devrait pas non plus perdre des yeux qu'il y a une différence de degré entre les atrocités républicaines et la Terreur franquiste préventive: «D'où qu'elle vienne, la terreur est toujours odieuse», remarque à juste titre Pierre Paraf, «mais ceux-là mêmes qui déplorèrent certaines violences du côté de la République assaillie et trahie, reconnaissent qu'elles cessèrent dès que le gouvernement se fut rendu maître de tous les éléments populaires, tandis que la terreur blanche fut systématique [...]» (*La République*, 12 mai 1938).

du combat — la liberté mise en péril par le fascisme — non par la doctrine qui anime certains des combattants.»⁷⁸

Enfin l'engagement de Malraux, qui est un engagement dans l'action et non un simple témoignage, ne saurait se réduire à une prise de position intellectuelle à partir de critères absolus; cet engagement implique une option pour une organisation avec toutes les limites qu'un tel choix comporte. Garcia semble bien exprimer, dans *L'Espoir*, le point de vue de Malraux à ce sujet: «Il n'y a de pensée politique que dans la comparaison d'une chose concrète avec une autre chose concrète, d'une possibilité avec une autre possibilité. Les nôtres, ou Franco, — une organisation ou une autre organisation — pas une organisation contre un désir, un rêve ou une apocalypse.»⁷⁹

Bernanos, à son tour, se refuse à s'engager dans une organisation. La discipline qu'un groupement structuré implique est, à ses yeux, incompatible avec la liberté de l'écrivain. Celui-ci ne peut être fidèle à sa mission de clamer la vérité que s'il lui est possible de s'exprimer dans une liberté et une indépendance totales. «J'ai toujours pensé», écrira-t-il en 1942, «que je devais éviter jusqu'à l'apparence de parler au nom d'un groupe, quel qu'il fût, c'est-à-dire en un autre nom que le mien. Mon modeste témoignage risque de perdre ainsi beaucoup de son poids, mais qu'importe, puisque je le veux d'abord libre [...]»⁸⁰

Bernanos écrit en homme libre; Malraux agit et écrit au milieu d'une communauté — groupe révolutionnaire, parti, nation —, support d'un idéal transcendant. Mais tous les deux s'engagent à fond; ce n'est que le mode d'engagement qui diffère. Ainsi l'auteur de *L'Espoir* gardera-t-il toujours son estime pour Bernanos. Il parlera dans ses entretiens avec Roger Stéphane avec beaucoup de considération des écrits de guerre de Bernanos, Bernanos, «un des hommes qui ait le plus de charité de cœur qu'il connaisse.»⁸¹ Cette

78. MOSSUZ Janine, *André Malraux et le gaullisme*. Paris, Armand Colin, «Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 177» 1970, p. 246.

79. MALRAUX André, *Œuvres complètes*, II, *op. cit.*, p. 184.

80. BERNANOS Georges, *Essais et écrits de combat* II, *op. cit.*, p. 370.

81. STÉPHANE Roger, *Chaque homme est lié au monde*, tome II, *Fin d'une jeunesse*, Paris, La Table Ronde 1954, p. 47.

estime était réciproque. Nous savons de Gaëtan Picon que l'auteur des *Grands cimetières sous la lune* s'intéressait vivement à Malraux dont il parle souvent: «Le reste de la littérature contemporaine était, à ses yeux, comme inexistant.»⁸² Bernanos sera, par ailleurs, un des rares écrivains français contemporains mentionnés dans les *Antimémoires*; Malraux évoque les obsèques de Bernanos auxquelles il avait assisté: «L'Église était pleine, mais il n'y avait pas d'écrivains»⁸³ — homme seul jusque dans sa mort!

Paul Nothomb évoqua, à son tour, dans sa lettre personnelle un souvenir très émouvant de Bernanos:

Après la Libération, en butte à de violentes attaques de mes ex-amis politiques à la suite d'un drame vécu pendant la Résistance (que j'ai raconté dans mon livre *Le délire logique* sous le pseudonyme de Julien Segnaire, Gallimard, 1948) je reçus de Bernanos une longue lettre de solidarité et d'amitié que je conserve comme un précieux témoignage de cet homme fidèle et généreux.⁸⁴

L'attitude de Malraux sera identique à celle de Bernanos. Il exprimera dès 1945 sa solidarité à l'égard de Paul Nothomb, rejeté par les communistes: «Ce genre de drame est inévitable dans la vie de quiconque entend mener une action politique sans renoncer à des valeurs éthiques — au contraire...»⁸⁵

82. PICON Gaëtan, «Bernanos romancier», in: BERNANOS, *Œuvres romanesques suivies de Dialogues des Carmélites*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 155, p. XI.

83. MALRAUX André, *Antimémoires*, Paris, Gallimard 1967, p. 570.

84. Communication personnelle de 1969.

85. Lettre d'André Malraux du 6 février 1945, publié en appendice à NOTHOMB Paul, *Le Délire logique*, Paris, Phébus 1999, p. 175.